



Vickie Gendreau:
l'écriture et la mort,
l'écriture ou la mort *Page F 3*



Une réflexion autour
d'**Alain Grandbois**
et l'universel *Page F 6*

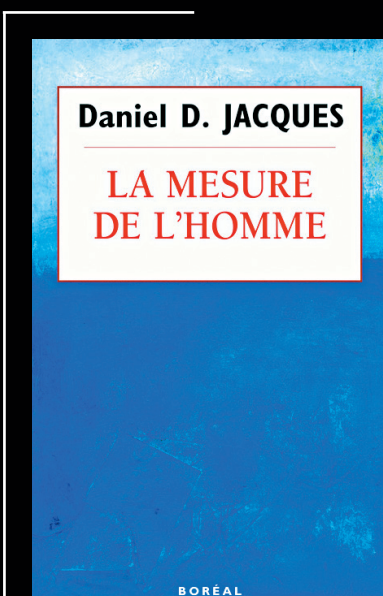
LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 29 ET DIMANCHE 30 SEPTEMBRE 2012



Dans le récent essai
de Daniel D. Jacques,
tous les enjeux actuels
de l'humanisme sont examinés
sur l'horizon d'une histoire
complexe et ramifiée

« La recherche de la vérité est devenue la modalité dernière de l'éthique du perfectionnement de soi, dès lors qu'il fut établi que le vrai apporte de lui-même un surplus d'être à celui qui s'en approche. »



SOURCE ÉDITIONS DU BORÉAL

Un nouvel humanisme est-il possible?

Il fut un temps, pas si lointain, où la seule mention de l'humanisme suffisait à disqualifier une pensée. L'essence de l'homme, pour peu qu'on puisse l'exprimer, paraissait non seulement hors d'atteinte, mais elle présentait la figure d'un idéalisme oppressant: pourquoi faudrait-il chercher encore à la déterminer si ses effets les plus nets étaient la soumission, le sexisme et le soutien de ceux qui s'en déclarent les propriétaires?

GEORGES LEROUX

Beaucoup de choses ont changé. D'abord, le conflit entre le progrès technologique, en apparence illimité, et le souci d'une juste mesure de l'action humaine n'a cessé de croître, mais il faut aussi compter avec l'émergence universelle des droits de la personne, actifs autant dans les revendications écologiques que dans les situations sociales et politiques qui exigent une certaine « mesure » de l'humanité. Dans le récent essai de Daniel D. Jacques, tous les enjeux actuels de l'humanisme sont examinés sur l'horizon d'une histoire complexe et ramifiée. Le philosophe s'engage en effet dans une enquête qui va non seulement retraverser toute l'histoire de la pensée, mais examiner courageusement l'anti-humanisme contemporain.

Comme son titre l'énonce, ce livre réintroduit d'abord le questionnement grec sur la juste mesure. Bien qu'il ait été forgé à la Renaissance, l'idéal humaniste plonge ses racines dans l'ambivalence antique entre une définition autonome de l'être humain — comme dans la maxime de Protagoras « L'homme est la mesure de toute chose » — et une définition métaphysique, qui place la mesure dans l'affirmation d'une transcendance divine. Deux raisons illustrent ici le caractère décisif de la pensée de Platon: d'une part, la formation d'un idéal d'éducation centré sur l'humanité (la *paideia* grecque) et d'autre part, le lien de cet idéal avec la recherche de la vérité. Avec Platon, en effet, « la recherche de la vérité est devenue la modalité dernière de l'éthique du perfectionnement

de soi, dès lors qu'il fut établi que le vrai apporte de lui-même un surplus d'être à celui qui s'en approche ».

Cette riche lecture de l'humanisme ancien a le mérite de permettre de saisir dans l'humanisme moderne une figure de continuité: c'est d'abord par l'institution d'un régime de vérité qui lui est propre que la modernité va se poser. L'affirmation de l'égalité et le désir de reconnaissance qui en découle auront pour conséquence directe la critique de la conception aristocratique des Anciens. Le savoir doit être accessible à tous et le rôle de Descartes, à qui l'auteur consacre des pages admirables, est d'en avoir imposé la méthode. De Montaigne éducateur à cet humanisme du savoir, le chemin fut long et complexe: ne peut-on pas parler de l'anti-humanisme de Descartes? Il faut sans doute attendre Rousseau et Kant pour que les liens de l'humanisme à la démocratie parviennent à fonder un humanisme de la dignité, véritable socle des espoirs révolutionnaires. Au principe de l'égalité, cet humanisme a en effet ajouté une forme de clôture anthropologique qui sépare l'humanité des autres êtres vivants.

L'anti-humanisme contemporain

C'est ce second principe qui entre en crise au vingtième siècle et conduit à l'anti-humanisme contemporain. Comment le comprendre? Lecteur attentif de Heidegger, Daniel D. Jacques montre l'abîme sur lequel repose, après la critique de la métaphysique, toute la tradition de l'humanisme ancien et moderne. Ses analyses mettent en jeu non seulement les contributions de la science

à l'avènement d'un humanisme scientifique, entraînant la critique naturaliste de l'humanisme ancien, mais aussi les critiques contemporaines de la modernité politique. La pensée évolutionniste n'est que le facteur le plus saillant de cette histoire qui, de Darwin à Freud, vient déstabiliser la définition de l'humanité acquise dans les siècles précédents. Citant Hans Jonas, l'auteur invite à prendre conscience des conséquences d'une désagrégation de toute pensée de la mesure. Faisant sienne la conclusion de Jonas, il croit possible et nécessaire de repenser une idée de l'homme capable de mesurer pour l'avenir sa liberté. Entre l'utopie politique des modernes et les déterminismes induits par le monde de la cybernétique, comment ouvrir un espace où cette liberté serait encore possible? Le mouvement impensé de la technique, déjà annoncé par Heidegger, devient ici le milieu dans lequel se développe la post-humanité. Figure la plus nette de l'anti-humanisme contemporain, cette post-humanité apparaît en effet comme une négation de la nature.

A rebours de tous ceux qui lisent la *Lettre sur l'humanisme* de Heidegger comme le bréviaire de l'anti-humanisme contemporain, Daniel D. Jacques propose d'y trouver plutôt le projet d'un nouvel humanisme: prenant acte de la perte de la métaphysique de la subjectivité, Heidegger retournerait l'humanisme ancien sur lui-même pour en exalter d'abord le projet de liberté et pour en restituer ensuite la filiation grecque, c'est-à-dire la nécessité d'une nouvelle *paideia*.

Engageant le débat avec la pensée de Peter Sloterdijk, l'auteur y reconnaît un projet critique de Heidegger, en rupture avec toute forme de transcendance. Dans un chapitre final sur le déclin des humanismes, il revient sur le lien indissociable de tout humanisme

VOIR PAGE F 3: HUMANISME

QUÉBECOR

présente le 28^e

Festival International de la Poésie

...SOUS LES MOTS
IL DÉPLACE TOUTES CHOSES

Hector de Saint-Denis Garneau

DU 28 SEPTEMBRE AU 7 OCTOBRE 2012

TROIS-RIVIÈRES

Repas-poésie

(Réservations recommandées)

- Au Four à bois** Dîner-poésie : 12 h – 29 sept. et 1^{er} au 6 oct.
Souper-poésie : 18 h 30 – 1^{er} au 4 oct.
Souper-poésie : 17 h 30 et 20 h – 29 sept., 5 et 6 oct.
- Bistro l'Ancêtre** Souper-poésie : 18 h – 2 et 3 oct.
- Café Bar Zénob** Pique-nique-poésie : 12 h – 29 sept. au 7 oct.
- Café Le Bucafin** Dîner-poésie : 12 h – 1^{er} au 5 oct.
- Il Circo Pâtes et Passion** Souper-poésie : 18 h – 3 au 6 oct.
- Le Lupin** Dîner-poésie : 12 h – 2 au 5 oct.
Souper-poésie : 18 h 30 – 29, 30 sept. et 2 au 7 oct.
- Le Manoir** Dîner-poésie : 12 h – 29 et 30 sept., 5, 6 et 7 oct.
Souper-poésie : 18 h – 30 sept., 3, 4, 5 et 7 oct.
- Olive & Papaye** Dîner-poésie : 12 h – 1^{er} au 5 oct.
- Le Rouge vin** Souper-poésie : 18 h 30 – 30 sept., 1^{er}, 3, 4 et 7 oct.
- Le Sacristain** Tartines et poésie : 9 h – 1^{er} au 5 oct.
Brunch-poésie : 10 h – 30 sept. et 6 oct.
Souper-poésie : 18 h – 1^{er} et 4 oct.
Tapas et poésie : 18 h – 5 oct.
- Le St-Gemain Bistro** Souper-poésie : 18 h – 29 sept. au 7 oct.
- Le Troquet (Hôtel Delta)** Souper-poésie : 18 h 30 – 29 sept., 5 et 7 oct.
- Maison de la culture** Dîner-poésie : 12 h – 29 sept. au 6 oct.

Ateliers d'écriture

- Café Morgane** Rendez-vous avec un poète!
15 h – 29 et 30 sept. et 4 au 7 oct.
19 h 30 – 29 et 30 sept. et 3 au 7 oct.
Réservations 24 h à l'avance / 819 448-4463
- Le Sacristain** Atelier-bistro
15 h – 2, 3 et 4 oct.
- Musée des Ursulines** Poésie ludique
13 h 30 – 29 et 30 sept. et 3 au 7 oct.
- Maison de la culture** Atelier d'écriture-poésie
15 h 30 – 29 et 30 sept. et 2 au 7 oct.

Moments gourmands

- Café Morgane – Librairie Clément Morin** Muffins et poésie : 11 h – 30 sept. et 7 oct.
Signature poète : 12 h – 30 sept. et 7 oct.
- Hôtel Delta – Bar l'Hexagone** Mignardises et poésie : 16 h – 6 et 7 oct.
- Nys Pâtisseries** Pause-poésie : 10 h – 4 et 5 oct.
Goûter-poésie : 16 h – 29 sept., 2 au 5 oct.

Apéros-poésie

- Hôtel Delta – Bar l'Hexagone** Apéro-poésie : 17 h – 4 et 5 oct.
- Café Bar Zénob** Apéro-poésie : 17 h – 29 sept. au 7 oct.
- Maison de la culture** Apéro-poésie : 17 h – 29 sept. au 5 oct.
- L'Embuscade Café Galerie** Scotch et poésie : 15 h – 29 et 30 sept. et 2 au 7 oct.

Douces lectures

- Café Bar Zénob** 19 h – 29 et 30 sept.
20 h 30 et 23 h – 28 sept. au 7 oct.
- Café Morgane – Librairie Clément Morin** 15 h – 29 sept. au 6 oct.
19 h 30 – 29 sept. au 5 oct.
- Église Saint-James** 17 h – 29 sept. et 6 oct.
Poèmes en langue anglaise : 15 h 30 – 5 oct.

Saint-Denys Garneau

- La poésie de Valérie et Saint-Denys avec l'OSTR** Salle J.-A. Thompson
Samedi 29 sept. à 20 h
- Hommage jazz et poésie D. Lessard et W. McQuade** Salle Anaïs-Allard-Rousseau/Maison de la culture
Vendredi 5 oct. à 20 h
- Sur les pas de Saint-Denys** Salle Louis-Philippe-Poisson/Maison de la culture
Samedi 6 oct. à 10 h
- Ciné-poésie** Ciné-Campus/Séminaire Saint-Joseph
Mardi 2 oct. à 19 h 30

Poètes invités

Prix de poésie 28 29 30 1 2 3 4 5 6 7

Prix de poésie	28	29	30	1	2	3	4	5	6	7
Grand Prix Québecor du Festival International de la Poésie-2012										
Prix Estuaire-Bistro Leméac - 2012										
1 DE BELLEFEUILLE, Normand	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
Prix Piché de poésie UQTR-2012										
2 GEOFFROY, Marco	*									*
Finaliste - Prix Piché de poésie UQTR-2012										
3 MARCOTTE, Josée	*									
Prix Félix-Antoine-Savard de poésie-2012										
4 QUINN, Judy		*	*	*	*	*	*	*	*	*
Prix Jean-Lafrenière/Zénob-2012										
5 GUERRETTE, François	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
Prix Int.de Poésie Antonio Viccaro-2012										
6 COULMIN, Françoise (France)				*	*	*	*	*	*	*
Prix Gatien-Lapointe-Jaime-Sabines-2012										
7 DAOUST, Jean-Paul	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
Gouverneur Général du Canada-2011										
8 DUPRÉ, Louise	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
Prix Radio-Canada 2012										
9 À venir							*	*		
Prix Alain-Grandbois-2011										
10 DAVID, Carole							*	*		
Prix ANEL-AQPF de poésie-2011										
11 GUILLOTON, Noëlle	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
Bourse Hector-de-Saint-Denis-Garneau-2011										
12 NICOLAS, Sylvie	*									
Prix Athanase-David 2011										
13 DES ROSIERS, Joël (Haïti/Québec)							*	*	*	*
Prix Littéraire Le Droit-poésie 2011										
14 CÔTÉ, Michel		*	*	*	*	*	*	*	*	*
Prix Littéraire Le Droit-poésie 2012										
15 LACELLE, Andrée (Ontario)				*	*	*	*	*	*	*
Prix Trillium de poésie 2012										
16 LAMONTAGNE, Sonia (Ontario)		*	*	*	*	*	*	*	*	*

Poètes québécois 28 29 30 1 2 3 4 5 6 7

Poètes québécois	28	29	30	1	2	3	4	5	6	7
17 BEAULIEU, Germaine				*	*	*	*	*	*	*
18 BERNIER, Mélina				*	*	*	*	*	*	*
19 BESSETTE, Carl				*	*	*	*	*	*	*
20 BIENVENUE, Yvan	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
21 BLANCHET, Michèle	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
22 BOUCHER, France				*	*	*	*	*	*	*
23 BOULERICE, Simon				*	*	*	*	*	*	*
24 CAMPEAU, Sylvain				*	*	*	*	*	*	*
25 CHAMBERLAND, Paul				*	*	*	*	*	*	*
26 COMTOIS, Marie-Ève	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
27 COULOMBE, Jean	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
28 D'ALFONSO, Antonio	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
29 D'AMOUR, Stéphane	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
30 DORION, Hélène				*	*	*	*	*	*	*
31 DOYON, Paule				*	*	*	*	*	*	*
32 DUMAIS, Isabelle	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
33 DUPUIS, Jean-Philippe				*	*	*	*	*	*	*
34 ELICIERY, Rose	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
35 FORGET, Danielle				*	*	*	*	*	*	*
36 GAUDET-LABINE, Isabelle				*	*	*	*	*	*	*
37 GAUDREAU, Jean-Pierre				*	*	*	*	*	*	*
38 GAY, Michel				*	*	*	*	*	*	*
39 GIROUX, Robert				*	*	*	*	*	*	*
40 KLANG, Gary				*	*	*	*	*	*	*
41 MALENFANT, Paul Chanel				*	*	*	*	*	*	*
42 MARTEL, Émile	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
43 MC MURRAY, Line				*	*	*	*	*	*	*
44 PALMIERI, Christine	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
45 PICA	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
46 PLEAU, Michel	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*

Poètes québécois 28 29 30 1 2 3 4 5 6 7

Poètes québécois	28	29	30	1	2	3	4	5	6	7
47 RÉGIMBALD, Diane	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
48 ROBERGE, Émile	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
49 RUIZ, Hector								*	*	*
50 SIMARD, Emmanuel	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
51 TRUDEL, Alexandre								*	*	*

Poètes canadiens 28 29 30 1 2 3 4 5 6 7

Poètes canadiens	28	29	30	1	2	3	4	5	6	7
52 BRAND, Dionne (Ontario)				*	*	*	*	*	*	*
53 CHAMPEAU, Nicole V. (Ontario)				*	*	*	*	*	*	*
54 CLAER, José (Ontario)				*	*	*	*	*	*	*
55 COMEAU, Fredric Gary (N-Brunswick/Québec)				*	*	*	*	*	*	*
56 CONNELLY, Karen (Ontario)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
57 COOK, Margaret Michèle (Ontario)				*	*	*	*	*	*	*
58 DALLAIRE, Michel (Ontario)				*	*	*	*	*	*	*
59 DUMONT, Marilyn (Alberta)				*	*	*	*	*	*	*
60 HALL, Phil (Ontario)				*	*	*	*	*	*	*
61 LANGLOIS, Dominic (N-Brunswick)				*	*	*	*	*	*	*
62 LEBLANC, Raymond Guy (N-Brunswick)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
63 ROBICHAUD, Gabriel (N-Brunswick)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
64 THÉRIEN, Michel (Ontario)				*	*	*	*	*	*	*
65 TSIANG, Sarah Yi-Mei (Ontario)				*	*	*	*	*	*	*

Poètes internationaux 28 29 30 1 2 3 4 5 6 7

Poètes internationaux	28	29	30	1	2	3	4	5	6	7
66 ALVARADO, Javier (Panama)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
67 BRACONIECKI, Kazimierz (Pologne)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
68 CASTERA, Georges (Haïti)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
69 CHEGENI, Jaleh (Iran/France)				*	*	*	*	*	*	*
70 CLANCIER, Sylvestre (France)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
71 DANTINNE, Alain (Wallonie-Belgique)				*	*	*	*	*	*	*
72 DE AGUINAGA, Luis Vicente (Mexique)				*	*	*	*	*	*	*
73 FONSECA, Aleilton (Brésil)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
74 GOMEZ, Giovanni (Colombie)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
75 GUEVARA G., Otoniel (San Salvador)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
76 KALDMAA, Kätlin (Estonie)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
77 KATUNARIC, Drazen (Croatie)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
78 LINDNER, Erik (Pays-Bas)				*	*	*	*	*	*	*
79 MAGNÈS, Claire-Anne (Wallonie-Belgique)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
80 MENDIOLA, Victor (Mexique)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
81 OR, Amir (Israël)				*	*	*	*	*	*	*
82 PALSSON, Sigurdur (Islande)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
83 PAREDES, Rigoberto (Honduras)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
84 POBLÈTE, Pablo (France/Chili)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
85 POPESCU, Simona (Roumanie)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
86 REDONDO, Victor (Argentine)				*	*	*	*	*	*	*
87 RUHAUD, Étienne (France)				*	*	*	*	*	*	*
88 TORNER, Carles (Catalogne/Espagne)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
89 WATSON, John (Australie)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
90 ZAKHAROV, Vladimir (Russie)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*



Procurez-vous notre programmation complète
chez tous les hôtes du Festival ou au www.fiptr.com.
Info-Festival : 819 379-9813

GRANDE SOIRÉE QUÉBECOR DE LA POÉSIE Samedi 6 octobre 20 h

25 poètes sur scène à la Maison de la culture. Prix 15 \$ taxes incluses. Réservations billetterie de la salle J.-A.-Thompson : 819 380-9797 ou billetterie@v3r.net ou 1 866 416-9797 (sans frais).



LITTÉRATURE

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Tokyo-Saint-Liguori
ExpressPierre Samson et Bertrand Laverdure
s'envoient des lettres crues

CHRISTIAN DESMEULES

Il est presque rassurant de voir qu'à l'heure du «J'aime» et des gazouillis, deux écrivains choisissent encore de s'écrire. C'est-à-dire de faire des phrases complètes, de fouiller un peu sous la croûte de leurs humeurs, d'essayer de dépasser les limites du banal et de l'autarcie.

Entre avril et novembre 2011, Bertrand Laverdure et Pierre Samson, à l'initiative de leur editrice, Geneviève Thibault, ont pris le risque de partager leur expérience d'écrivain. Ils se sont écrit, eux qui pourtant se connaissent peu, avec le but avoué de se purger de «ce qui nous malaxe les boyaux».

«Nous sommes Batman et Robin», écrit Laverdure, et nous avons décidé d'enfiler nos capes de superhéros de la littérature pour défendre la dignité du jugement, la belle candeur de nos complexités d'hommes, l'expression de nos désirs sans détour!

Strip-tease et crudités

Entre Tokyo, où Samson (*Un garçon de compagnie, Alibi, Catastrophes*) a occupé durant six mois le studio du Québec, et le Saint-Liguori de

S'ils divergent d'opinion quant à la pratique des spectacles littéraires, les deux écrivains se rejoignent souvent au chapitre de la vanité littéraire

Bertrand Laverdure (*Gomme de Xanthane, Lectodôme*) dans Lanaudière, sous le gros œil du public et celui de leur editrice, les deux hommes ont procédé à un «lent strip-tease».

On a droit, bien sûr, dans cette correspondance orchestrée, aux habituelles jérémiades sur le manque de reconnaissance de leur travail d'écrivain, sur l'illettrisme québécois («Je me fouille la cervelle et je suis incapable de trouver un peuple qui méprise tant sa culture écrite», écrit Samson) et sur l'indigence généralisée de la couverture médiatique accordée au livre.

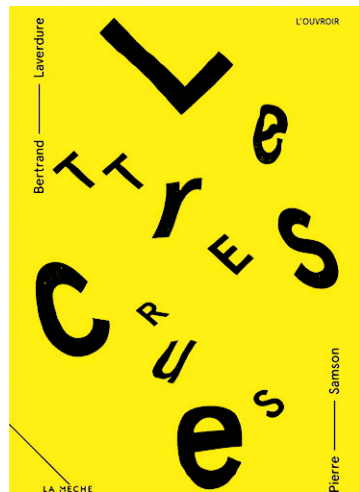
Il s'y distribue bonnes notes, petites vacheries, coups de griffes. Pêle-mêle: le gigantisme de Victor-Lévy Beaulieu, l'arrivisme de Dany Laferrière, l'immobilisme des éditions Boréal («cimetière de la littérature formatée», dixit Pierre Samson, en général beaucoup plus caustique que son cadet). Sans oublier le refrain connu dans toutes les langues sur la «lâcheté de notre petite tribu littéraire».

HUMANISME

SUIVE DE LA PAGE F 1

avec le régime de vérité élaboré par chaque époque. La nôtre ne saurait faire exception et c'est dans la complexité de nouveaux savoirs transversaux que peut émerger une reconfiguration de cette «mesure de l'homme».

Les livres qui atteignent le degré de maturité philosophique qu'on trouve ici sont rares, et on ne peut qu'admirer la richesse et la qualité de la synthèse qui nous est proposée. Comme dans toutes les entreprises de cette ampleur, on pense au récent livre de Charles Taylor, c'est toute l'histoire de la pensée qui défile sous nos yeux, enrichie d'un regard sans concessions sur les ambivalences propres à chaque époque. Aucune ne produit



Un zeste d'amertume

S'ils divergent d'opinion quant à la pratique des spectacles littéraires, notamment, les deux écrivains se rejoignent souvent au chapitre de la vanité littéraire. Comme deux chats de ruelle qui léchent les plaies de leurs ego écorchés. Et pour cause: cet «échange en mode dry wash souligne notre écourement mutuel et notre désir fervent d'en témoigner» (Bertrand Laverdure).

Il se dit beaucoup de choses dans ces *Lettres crues*. Il y a un côté *Tokyo-Saint-Liguori Express*, rat des villes et rat des champs. Du romantisme (Laverdure) au cynisme (Samson), ces deux écrivains aux fortes personnalités — du moins sur le papier — s'échangent des réflexions profondes, confidentielles ou provocantes, rendues avec style et humour. Avec une certaine hauteur, aussi, beaucoup de passion, un zeste d'amertume.

Entre l'examen de conscience, la profession de foi et — n'en déplaise à Pierre Samson — le «spectacle littéraire», cette partie de ping-pong est peut-être surtout un plaidoyer en faveur de la liberté. Celle de dire tout haut ce que l'on pense. Comme celle de dire non, ainsi que l'écrit Samson, aux scénarios joués d'avance: «Écrire, c'est nier la vie telle qu'elle nous est imposée.»

Collaborateur
Le Devoir

LETTRES CRUES
THÉÂTRE ÉPISTOLAIRE DE LA LITTÉRATURE À L'ÉPOQUE DES MÉDIAS SOCIAUX
CORRESPONDANCE
Bertrand Laverdure
et Pierre Samson
La Mèche
Montréal, 2012,
392 pages

un régime de vérité définitif, aucune n'élabore un idéal susceptible de subsumer tous les autres. Les tensions sont constitutives de cette longue histoire et là se trouve le mérite principal de ce beau livre: loin de relire l'histoire pour présenter un programme, il entreprend de la reconsidérer pour comprendre les questions qui sont les nôtres aujourd'hui. Auteur d'une œuvre majeure, Daniel D. Jacques s'impose ici avec un livre qui fera date.

Collaborateur
Le Devoir

LA MESURE DE L'HOMME
Daniel D. Jacques
Éditions du Boréal
Montréal, 2012, 716 pages

D Lire aussi La chronique phrase *Aparté*, publiée exceptionnellement sur le site Web du *Devoir* cette semaine. ledevoir.com

L'écriture et la mort, l'écriture ou la mort



DANIELLE LAURIN

Imaginez. Vous venez de mourir. À 23 ans. Cancer du cerveau. Vous avez laissé un livre écrit dans l'urgence pour vos amis, votre ex, votre famille. Un livre-testament, dans lequel vous vous êtes mis à nu. Imaginez. Comment chacun va-t-il réagir? Réagir à votre livre, réagir à votre mort, d'abord?

Anticiper sa mort et imaginer comment réagiraient ses proches en leur prêtant ses mots: c'est ce que fait dans *Testament* Vickie Gendreau, 23 ans, à qui on a diagnostiqué en juin dernier un cancer du cerveau.

Vous l'avez peut-être entendue à la radio, vue à la télé. Ça remue, oui. Ce combat contre la mort. Si jeune. Cette lutte avec soi-même pour garder la tête froide, les idées claires. Cette force exemplaire. Cette vulnérabilité, cette candeur, presque. Cette générosité. Ce témoignage-choc, direct, sans fard.

Ça frappe aussi dans le livre comme tel, bien sûr. Ça: le fait vécu. La mise à nu. Ça: la menace terrible de la maladie qui tue, de la jeunesse foutue. Et les foutus traitements qui n'en finissent plus.

Il y a ça, donc. L'aspect livre-vérité. Qui rentre dedans. Nécessairement. Mais si vous vous attendez à lire un témoignage linéaire, chronologique, à la lettre, au ras des pâquerettes, facilement déchiffrable, facilement catégorisable, étiquetable... détrompez-vous.

Le premier livre de Vickie Gendreau a des allures de fourre-tout. C'est écrit sous forme de fragments. S'y entremêlent passé, présent et futur, récits en prose et poèmes, descriptions froides de menus d'hôpital et scènes de bar où des danseuses nues, dont la narratrice, se démentent autour d'un poteau pour exciter les clients en vue d'empocher de l'argent. Scènes de prostitution, aussi. Et une scène de viol, obsédante.

C'est échevelé, garroché par moments. Ça fesse. Pensez à du Lisa LeBlanc. Avec une touche de Josée Yvon. C'est cru, c'est dur, c'est frontal. Pas autant que du Christine Angot, du Virginie Despentes, mais quand même.



CHRISTIAN BLAIS

Dans *Testament*, l'écrivaine de 23 ans Vickie Gendreau, diagnostiquée d'un cancer du cerveau en juin dernier, anticipe sa mort et imagine la réaction de ses proches.

C'est poétiquement sublime au tournant: ça pourrait ressembler à du Hélène Monette par certains côtés. Ça vous donne une idée?

Dans le tout dire, jusqu'à l'impudeur, mais en plus trash, ça navigue dans les eaux d'une

C'est cru, c'est dur, c'est frontal. Pas autant que du Christine Angot, du Virginie Despentes, mais quand même. C'est poétiquement sublime au tournant.

Annie Ernaux. Et parce que le cancer débarque au milieu d'une peine d'amour dévastatrice, il y a le *Je ne veux pas mourir seul*, de Gil Courtemanche, qui pourrait apparaître en toile de fond. Mais sous un autre titre, plus évocateur ici, plus long. Du type: Je ne veux pas mourir avant d'avoir connu l'amour, le vrai.

Je ne suis pas en train de dire que Vickie Gendreau, c'est du LeBlanc, du Angot, du Monette, etc. Je ne dis pas non plus qu'il s'agit là d'influences littéraires: je ne sais pas quels auteurs elle a lus. Je ne connais pas Vickie Gendreau personnellement. Je sais seu-

lement que la poète Marie Uguay, morte du cancer à l'âge de 26 ans, semble importante pour elle, qu'elle y fait référence plus d'une fois dans *Testament*.

Je suis en train de dire que ce livre a de remarquables qualités littéraires. Malgré ses imperfections. Qu'il a sa propre logique, une logique métaphorique, aux motifs récurrents. Qu'il comporte des illuminations, des images fracassantes. À côté de passages moins convaincants.

L'impression que ça frôle l'écriture automatique par bouts, vers la fin surtout. Et que c'est souvent énigmatique, codé, comme si ça s'adressait à certaines personnes en particulier, à des lecteurs privilégiés. Normal,

me direz-vous, pour un livre-testament qui s'adresse d'abord aux proches, où chaque destinataire, identifié par son prénom, a droit à son propre legs sous forme de texte.

Je suis en train de dire que nous sommes dans la littérature, dans l'écriture. Dans l'urgence de l'écriture. Ce livre est comme un cri. Le cri d'une personne qui se bat pour vivre, et dont la lutte passe par les mots, par les mots aussi.

Je suis en train de dire que la fiction dépasse bel et bien la réalité. Que tous les passages où l'auteure s'imagine déjà morte et fait réagir ses proches, se met dans leur tête, leur fait dire ce qu'elle aimerait les entendre dire peut-être, non pas dans le sens de la flatterie nécessairement, mais dans le sens de la franchise, de la révélation, de l'aveu... tous ces passages-là sont bien plus forts que n'importe quel livre dit livre-vérité.

Je suis en train de dire que, de toute façon, la vérité n'existe pas en littérature. Que dès qu'il y a écriture, il y a transformation, il y a fiction. N'en déplaise à Annie Ernaux, dont j'adore l'écriture néanmoins.

Je souhâte lire encore et encore Vickie Gendreau.

Extrait: (C'est la mère, ici, qui s'exprime, dans les mots de l'auteure.)

«Je n'ai rien compris au livre de Vickie. Son ami Mathieu va m'aider à extraire le sens de ce document. Ce livre, il est censé être pour tout le monde. Je suis personne et tout le monde en même temps. Telle mère, telle fille. Fille folle. J'aurais dû flatter mon ventre plus souvent. C'est comme si j'avais mis trop de persil dans tout. Et tout d'un coup, boom, massue. Ma fille est morte. Je dois relire son livre. Je lui ai promis de ne pas l'oublier. Je vais réessayer. Mais, avant, je vais aller dans la cuisine et je vais l'appeler. Je ferme les lumières, j'ouvre les lumières. Vickie? Vickie?»

TESTAMENT

Vickie Gendreau
Le Quartanier
Montréal, 2012, 168 pages

PALMARÈS

Gaspard LE DEVOIR

CLASSEMENT PRÉSENTIEL
Du 17 au 23 septembre 2012
NB DE SEMAINES

RANG AUTEUR/ÉDITEUR

Romans québécois

1	Les héritiers d'Enkikiev • Tome 6 Nemeroff	Anne Robillard/Wellan	-/1
2	Les délaissées	Denis Monette/Logiques	-/1
3	Les sœurs Beaudry • Tome 2 Les violons se sont tus	Micheline Dalpé/Goëlette	-/1
4	Malphas • Tome 2 Torture, luxure et lecture	Patrick Senécal/Alire	1/5
5	Madame Tout-le-Monde • Tome 2 Jardins de jivre	Juliette Thibault/Hurtubise	3/2
6	Je me souviens	Martin Michaud/Goëlette	2/3
7	Les sœurs Beaudry • Tome 1 Évelyne et Sarah	Micheline Dalpé/Goëlette	4/6
8	Révolution brutale	Loiselle Penny/Flammarion Qc	5/6
9	La dernière semaine de mal	Christian Tétreault/Homme	-/1
10	La chasse est ouverte	Christine Brouillet/Courte échelle	7/15

Romans étrangers

1	Les sœurs Andreas	Eleanor Brown/Marabout	2/7
2	Barbe bleue	Amélie Nothomb/Albin Michel	1/2
3	7 ans après...	Guillaume Musso/XO	4/24
4	Les partenaïres	John Grisham/Robert Laffont	3/11
5	Les frères Sisters	Patrick DeWitt/Alto	7/3
6	Les années perdues	Mary Higgins Clark/Albin Michel	5/8
7	La sirène	Camilla Läckberg/Actes Sud	10/6
8	Le dieu de New York	Lyndsay Faye/Fleuve noir	-/1
9	Volte-face	Michael Connelly/Calmann-Lévy	-/1
10	L'embellie	Audur Ava Olafsdottir/Zulma	6/3

Essais québécois

1	Lettres à un jeune pollitlen	Lucien Bouchard Pierre Cayouette/VLB	1/2
2	Carré rouge. Le ras-le-bol du Québec en 150 photos	Jacques Nadeau Jacques Parizeau/Fides	2/5
3	Les clés de la Maison-Blanche. Sexe, fric et vote	Richard Héту Alexandre Sirois/La Presse	3/3
4	Paradis sous terre. Comment le Canada est devenu...	Alain Deneault William Sacher/Ecosociété	-/1
5	Allers simples	Frédéric Lavoie/La Peuplade	4/2
6	La juste part	David Robichaud Patrick Turmel/Atelier 10	7/12
7	Le mal du pays. Chroniques 2007-2012	Lise Payette/Lux	8/7
8	Le gouvernement invisible	Dominic Champagne/Tête première	5/3
9	Notre indépendance. 28 Québécois s'expriment	Collectif/Alain Stanké	10/6
10	Le souffle de la jeunesse	Collectif/Ecosociété	6/3

Essais étrangers

1	Reflets dans un œil d'homme	Nancy Huston/Actes Sud	1/2
2	Les lois fondamentales de la stupidité humaine	Carlo M. Cipolla/PUF	8/6
3	Une histoire populaire de l'humanité	Chris Harman/Boréal	2/4
4	La question du séparatisme. Le combat du Québec...	Jane Jacobs/VLB	3/4
5	Destruction massive. Géopolitique de la faim	Jean Ziegler/Seuil	9/2
6	La pensée de Dieu	Igor Bogdanov Gricelha Bogdanov/Grasset	1/7
7	Le point de bascule	Malcolm Gladwell/Transcontinental	4/2
8	L'ordre libertaire. La vie philosophique d'Albert Camus	Michel Onfray/Flammarion	-/1
9	L'empire de l'illusion	Chris Hedgès/Lux	-/1
10	Je vais passer pour un vieux con. Et autres petites...	Philippe Delerm/Seuil	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 215 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier du Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

Félicitations

à Mario Brassard
et à Suana Verelst
pour *La saison des pluies*
**Prix Jeunesse
des libraires 2012**

MARIO BRASSARD
**LA SAISON
DES PLUIES**

80 pages
8,95 \$

SOULIÈRES ÉDITEUR
soulieresediteur.com



JEAN-FRANÇOIS NADEAU

LITTÉRATURE

Quand les civilisations s'affrontent

GILLES ARCHAMBAULT

Si le fait qu'un écrivain soit à la fois chanteur folk et homme politique ne vous pose pas de problème, Ömer Zülfi Livaneli est une figure qui peut vous être sympathique. Ajoutons que ce romancier turc est aussi réalisateur de cinéma, journaliste, qu'il est ambassadeur de l'UNESCO pour le pluralisme et la tolérance et qu'il a été député, portant les couleurs du Parti républicain du peuple. Cet homme de gauche est aussi l'auteur de *Délivrance*, roman vendu à plus de cent mille exemplaires dans son pays.

Le roman qui nous occupe aujourd'hui a pour figure centrale une dame de 80 ans. Chassée de la dépendance qu'elle occupait depuis toujours sur le terrain d'une riche villa sur les rives du Bosphore, Leyla décide de s'asseoir au bord de la route sur une valise contenant l'essentiel de ses possessions. Des âmes compatissantes ont beau lui demander d'être raisonnable, elle ne veut pas entendre raison. Ne détient-elle pas un document légal qui lui accorde le droit de vivre en toute liberté dans une retraite qui lui permettait d'attendre la mort?

Leyla est une aristocrate déchue. Le nouveau propriétaire qui la chasse de son refuge est un Ömer, fils d'un ancien domestique, devenu maître de garde-manger et intendand. Homme sans force de caractère, bien qu'à la tête d'une immense fortune, il est dominé par Necla, sa femme, qui voue une haine féroce à son beau-père, Ali Yekta Bey, à qui elle reproche son passé de larbin.

C'est Yusuf, fils du jardinier du domaine, aspirant journaliste et amant de Roxy, chanteuse hip hop, qui la convainc de venir habiter avec eux dans un taudis du quartier bohème de Cihangui, partie d'Istanbul qu'elle ne connaît pas et qui ne peut la consoler de quitter les rives du Bosphore. L'apprentissage de cette nouvelle vie n'est pas facile. Roxy, qui se remet à peine d'une enfance en Allemagne pendant laquelle on lui a fait sentir que ses origines turques n'étaient pas bienvenues, est fort réticente aux débuts à accueillir la vieille dame. Cette dernière finira par apprendre par une photo qu'elle est la descendante d'une liaison entre son aïeule et un officier britannique des forces de l'Occupation.

Les choses s'enveniment en-

tre Ali Yekta Bey et sa belle-fille. Elle lui refuse le droit de venir s'installer dans la villa qui vient d'être rénovée à grands frais. Voulant à tout prix que cette demeure princière devienne le lieu où se dérouleront de fastueuses soirées mondaines, elle n'accepte pas qu'un ancien domestique y ait une place. Outré par l'attitude de non-ingérence adoptée par son fils, et à la suite de rebuffades pour lui humiliantes, Ali Yekta Bey tue Necla.

En prison, le meurtrier refuse tout contact avec le monde extérieur. Même Ömer ne réussit pas à percer le mur du silence. Il s'estime trahi par un fils à qui il croyait avoir tout donné, une éducation supérieure et les moyens de sortir de la classe qui l'avait vu naître. Quant à Leyla, elle ne se reconnaît plus dans le monde qui l'entoure. Revenue vivre dans la petite demeure d'où on l'avait chassée, elle ne pense plus qu'au passé. «*Elle avait le sentiment qu'elle trahissait son passé chaque fois qu'elle passait un moment à penser à ses oncles et à ses tantes, mais, le plus important, c'est que s'enterrer dans le passé était comme un baume qui la délivrait de toutes les angoisses de la journée. Et pourtant, être seule ne lui suffisait désormais plus.*»

Le charme de ce roman se trouve dans la description d'un monde pluriel dans lequel s'affrontent différentes couches sociales. Et aussi dans l'habileté de l'auteur à faire admettre le comportement de personnages qu'un mauvais romancier aurait rendu improbable parce que jamais très loin du cliché. J'en veux pour preuve la figure même de Leyla, surnommée «*La Grande Dame*» qui constituait l'embûche la plus dangereuse. Il n'en est rien. Cette grande dame n'est pas une *superwoman*, elle a ses grandeurs, ses misères. Puisqu'il est question de charme, ne pas oublier la présence du Bosphore, l'existence d'une ville, Istanbul, le comportement de ses citoyens issus de tant de civilisations contrastées.

Vous ai-je convaincu que cet homme de gauche, Livaneli, est un admirable conteur? A lire, toutes affaires cessantes.

Le Devoir

LA MAISON DE LEYLA

Livaneli
Roman traduit du turc par
Madeleine Zivaco
Gallimard, «*Du monde entier*»

LE FESTIVAL AMERICA

Les nouveaux guerriers

LOUIS
HAMELIN

Aux portes de Paris, Vincennes peut sembler, à première vue, un endroit plutôt improbable pour une célébration de l'Amérique. Avec son magnifique château dont le donjon héberge le marquis de Sade, son bois bien aéré où se rencontrent le chien, le joggeur, l'escargot et le hérisson, son marché où, trois fois par semaine, fleurissent à pleins trottoirs les parfums et les saveurs des plus beaux terroirs du monde, avec sa densité de 25000 habitants au kilomètre carré (contre trois en Abitibi), avec, bref, cet art de vivre millénaire qu'on appelle une civilisation et dont l'aura imprègne jusqu'au verre de Brouilly sifflé debout au comptoir du bistrot, Vincennes nous entraîne d'abord bien loin du vide existentiel qui paraît guetter, sur les affiches, les espaces désahabités d'outre-Atlantique et leurs vieux pick-up rouillés.

Le Festival America, c'est d'abord Francis Geffard, libraire à Vincennes, directeur de collection chez Albin-Michel et fou à l'Amérique, un homme dont l'incroyable énergie laisse rêver. C'est aussi un impayable armée de bénévoles d'une bonne humeur à toute épreuve et de traducteurs qui sont comme les ombres des auteurs étrangers, la traduction devenant grâce à eux une réalité physique inscrite au cœur même de la parole-spectacle, tellement plus vivante qu'un casque d'écoute.

L'Amérique célébrée par le Festival America de Vincennes fut d'abord celle qui faisait le mieux rêver les Français: celle de la route 66 et de la piste de l'Oregon, des collines rouges et des saguaros, presque uniformément anglo-

saxonne. Lors de ma précédente participation, en 2006, le territoire du festival était nord-américain, le Canada y avait le statut d'invité d'honneur, et on avait affaire à une cinquantaine d'écrivains étasuniens et anglo-canadiens assaisonnés de quelques Cubains, Mexicains et Québécois.

Pour l'édition 2012, on a fait sauter la frontière tracée à l'encre invisible qui passait quelque part dans les monts de la Sierra Madre: 72 écrivains originaires de 13 pays couvrant une géographie réelle qui s'étend de la Côte-Nord du Québec à la Terre de Feu, et à toutes les terres inventées et rêvées qui vont avec. Résultat: quatre langues au lieu de trois, trois Amériques plutôt qu'une seule, et un Québec qui, au milieu de

«*Les Amérindiens ont eu une influence et continuent d'avoir une influence sur le Québec contemporain et sa culture...*»

-Naomi Fontaine

cette floraison de pays farouchement indépendants, ressemble soudain plus à une petite nation littéraire qu'à la sempiternelle enclave linguistique.

Les «peuples premiers»

La même logique pancontinentale explique sans doute que les projecteurs du festival, au-delà de l'omniprésence de son invitée d'honneur, Toni Morrison, se soient braqués, cette année, sur les «peuples premiers». Le continent ibéro-américain compte aujourd'hui 50 millions d'autochtones, dont deux ou trois présidents de pays.

De forums en scènes, en grands débats, en cafés des libraires, la lecture du programme du festival peut devenir une expérience un peu afolante pour quelqu'un qui ne se résignerait pas d'emblée à la possibilité de rater le meilleur. Je feuilletant rapidement, je

compte une centaine d'événements (excluant les visionnements, les concerts et les expositions), répartis sur trois jours et réunissant en moyenne quatre écrivains. La formule est presque invariable: face au public, un quatuor de gens de lettres accompagnés, si nécessaire, de leurs doublures langagières, et disposés à discuter sur des sujets tels que «*L'écrivain et la politique*», «*L'écrivain et les animaux domestiques*», etc., et un animateur. La salle varie en grandeur et en somptuosité. Celle du Centre culturel Georges-Pompidou, où je me dirigeais à travers les bouffées de bonnes odeurs du marché, l'aiguille de ma boussole résolument pointée sur le grand débat intitulé *Voix indiennes*, était vaste et aussi confortable qu'un vieux théâtre de province.

À la tribune, le panel d'écrivains du monde indien était représentatif: Thomas King (Canada), Louise Erdrich (États-Unis), Luis Sepúlveda (Chili, avec un arrière-grand-père mapuche...) et

Naomi Fontaine (Québec). C'est à cette dernière, benjamine du groupe, que l'animateur, qui n'était autre que Francis Geffard lui-même, demanda de briser la glace. Comment at-elle pris conscience d'appartenir à un peuple différent? Naomi parle de son démenagement d'Uashat à Québec, qu'elle compare à une émigration intérieure. Voici quelques notes extraites de mon carnet:

Sepúlveda: «*Christophe Colomb apportait avec lui le cancer de l'exclusion que porte la pensée religieuse, qui tend naturellement à exclure la pensée différente...*» King: «*La terre a toujours été le problème. La tendance a toujours été de confisquer leurs terres aux autochtones, et ça continue. Je me fous de Colomb. C'est ce qui se passe aujourd'hui qui m'intéresse.*» Erdrich: «*L'histoire existe à chaque seconde de nos vies.*»

Naomi Fontaine souligne que, au Québec, la rencontre entre les Européens et les Premières Nations s'est généralement déroulée sous le signe d'un certain métissage, d'une cohabitation et d'un échange de savoirs, du moins jusqu'à ces tentatives officielles (et récentes, historiquement parlant...) d'assimilation que sont la création du système des réserves et l'épisode des pensionnats religieux. Elle lance un véritable cri du cœur: «*Je suis fière d'être Innu et de faire partie de cette histoire-là [l'histoire du Québec], qui est une histoire de métissage... Les Amérindiens ont eu une influence et continuent d'avoir une influence sur le Québec contemporain et sa culture...*»

Danger

Je l'écoutais, et j'étais ému. J'espérais qu'elle comprendrait à quel point elle était à sa place sur cette tribune, combien sa parole comptait, elle qui, dans un autre débat, s'était fait dire par un indigène équatorien qu'elle était une «*assimilée*» puisqu'elle vivait chez les Blancs, hors réserve, comme 60% des autochtones canadiens, et comme une jeune femme du troisième millénaire, avec une page Facebook et un compte Twitter.

À la fin du débat, on est retombés dans la pureté: des musiciens traditionnels offrirent un lancinant chant d'honneur rythmé à gros coups de tambours à ces écrivains indiens, ces «*nouveaux warriors*», a dit Francis Geffard. Puis un danseur traditionnel tout harnaché de plumes et d'ornements, avec une espèce de grosse queue de perdrix largement déployée dans le dos, a rendu hommage lui aussi aux guerriers du mot écrit. Et je songeais que l'authenticité, quand elle se construit ainsi dans le regard de l'autre et devient ce cliché réducteur que nous intériorisons, est aussi dangereuse pour l'écrivain indien que pour le québécois.

hamelin.lou@gmail.com

La beat identification

CHRISTIAN DESMEULES

En 1967, l'anecdote est largement connue, Jack Kerouac en visite au Québec était reçu sur le plateau du *Sel de la semaine* par Fernand Séguin. Un grand écrivain parlant sa langue maternelle devant les cravates radio-canadiennes et les rires nerveux d'un public de colonisés.

Beat vénération, cinquième roman du Canadien anglais Ray Robertson (*Les nourritures mélancoliques*, Vlb éditeur, 2010), prend un peu pré-

texte de cette visite au Québec de l'auteur de *Sur la route* pour explorer une sorte de double retour aux sources.

D'un côté, il convoque des épisodes choisis de la vie de Kerouac, interprétés et romanisés, explorant son attachement à ses racines canadiennes-françaises et cherchant à cerner l'origine de son goût pour l'errance.

De l'autre, il fait appel à sa propre biographie. Le parcours accidenté de sa propre découverte de Kerouac (sur-

tout de sa biographie). Le souvenir un peu honteux de ses grands-parents francophones (pauvres, buveurs, fumeurs). Des réminiscences gastronomiques (sandwichs au fromage Kraft, Fritos, beignes fourrés à la confiture de chez Tim Hortons), des découvertes musicales, littéraires ou érotiques.

Ray Robertson fait un slalom plutôt habile entre deux époques et entre deux vies. Il se livre aussi à un exercice de genèse intellectuelle. Comment vient au monde un écrivain? Quelles correspondances secrètes se nouent? Car de Jim Morrison à Jack Kerouac et à Nietzsche, de

Céline à Bertrand Russell, il n'y a que quelques pas à faire entre les rayons d'une bibliothèque.

Et la chose est trop rare pour qu'on ne la souligne pas: le roman bénéficie d'une intéressante traduction de type *Slap Shot* (film-culte au double de légende).

Collaborateur
Le Devoir

BEAT VÉNÉRATION

Ray Robertson
Traduit de l'anglais (Canada)
par David Jasmin-Barrière
Vlb éditeur
Montréal, 2012
352 pages

ACHAT À DOMICILE - VENTE - ÉVALUATION



Mathieu Bertrand, Libraire
Membre de la Ligue internationale de la Librairie Ancienne (LILA)
514-914-2142

ACHETONS EN TOUT TEMPS :

Livres anciens avant 1800

Americana et Canadana :
• Relations des Jésuites,
Relations de voyages...
• Incunables québécois,
Patriotes, Riel...

Reliures d'art anciennes
et modernes

Fonds universitaires :

• Littérature, Philosophie,
Sciences humaines
• Pléiade
Livres d'art et livres d'artiste
Refus Global, Le Vierge
incendié
Expertise de documents
et d'archives

4487, de la Roche, Montréal • 514 522-8848 • 1 888 522-8848
bonheurdoccasion@bellnet.ca • www.abebooks.fr/vendeur/bonheurdoccasion

LUX

CAUSERIE AVEC JOHN R. MACARTHUR
LE JEUDI 4 OCTOBRE, 19 H
À LA LIBRAIRIE LE PORT DE TÊTE
262, AVENUE DU MONT-ROYAL EST, MONTRÉAL

Lux éditeur vous convie à une causerie avec John R. MacArthur, directeur du magazine Harper's et chroniqueur au journal Le Devoir, à l'occasion du lancement de l'ouvrage *L'illusion Obama. Le pouvoir de l'argent aux États-Unis.*

info@luxediteur.com www.luxediteur.com

Julie Gravel-Richard

Soleil en tête
Une tumeur au cerveau au fil des jours

Déjà en librairie

www.Hamacc.ca

JEAN-CLAUDE IRVING LONGIN

32 CONTES
EXPLOSIFS,
CRUELS,
SEXY ET...
DÉGLINGUÉS

FRANCIQUE SCHALLER

MAYERLING
L'ultime retour

www.edipade.com

EDI PADE.COM

LIVRES NUMÉRIQUES

LA VIE
EST UN
DANGER

DAN CRIEG

DANS LA
GUEULE DU
LOUP

MARTIN ZITKA

Une nouvelle ÉDITION québécoise, un clic, un livre, au gré de vos désirs...

LIVRES

Turbulences sans gravité

GUYLAINE MASSOUTRE

Le merveilleux est-il anglais? On le dit souvent, Lewis Carroll, avec sa fameuse aventurière au pays de la magie souterraine, demeurant un maître de ce genre. Depuis, d'autres miroirs aux alouettes se sont attachés aux anneaux constrictors de nos sociétés. Agnès Desarthe, polyglotte experte, est une charmeuse de tels serpents.

Traductrice de l'américain — de Chaïm Potok, d'Emma Richler (fille de Mordecai Richler), d'Aimee Bender, de Cynthia Ozick —, essayiste douée sur Virginia Woolf, sept fois romancière depuis la sortie d'*Une partie de chasse*, cette auteure de livres pour enfants et de chansons, portraitiste d'écrivains à France Culture, s'inscrit dans cette veine à l'humour surréaliste et à la fantaisie naturelle, hantée de légendes à la manière juive.

Que voit-on dans le miroir de cette écrivaine plusieurs fois primée? Une plume élégante et pataphysique, digne de ses auteures favorites ou de Patrick Süskind, capables de rire de la laideur mentale, de la bêtise et du cannibalisme tout ensemble.

Elle n'est pas seule, en compagnie d'Anne Weber, de Sylvie Germain, d'Olivia Rosenthal, de Geneviève Brisac, de Xavier Hanotte ou de Franz Bartelt, et maintenant d'Emmanuelle Pireyre, qui signe un essai-fiction, *Féerie générale*, où l'imaginaire fédère toutes les formes de manifestations sociales.

Fontaine de jouvence

Paru aussi chez L'Olivier, cet original Pireyre, fresque sociologique à échelles portant sur le monde contemporain (en lice pour le Médicis), renforce *Une partie de chasse* (en lice pour le Renaudot), où Desarthe raconte l'histoire de quatre chasseurs et d'un lapin, parlant depuis une gibecière.

L'essentiel de ce roman se passe dans un trou, où végètent deux chasseurs, un endurci de la chasse et un néophyte récalcitrant au machisme. Dans ce soubassement au monde, affligé de tornades et d'inondations, les survivants murés et l'animal murmurant devisent sur le sens de la vie, la force des mots, le temps qui passe et la méchanceté générale.

Parodie, pastiche, paradoxes, les décalages

postmodernes croissent et remplissent un réservoir de bonne humeur, fabulation minimaliste à l'effet de rêve. Lecteur de tout âge, ce livre est simplement plaisant, même si, allez savoir pourquoi, son merveilleux me fait irrémédiablement penser à Thomas Pynchon.

Il y a de l'enfance et de la passion, un ton juvénile exempt de naïserie, un côté arche de Noé, du funambulisme, puis une certaine Emma qui dérive. Il ne pleut pas des hamburgers, mais l'embarquée romanesque y est désamorçée par des péripéties cocasses, images surgies sous la main d'un prestidigitateur. Ce qui pourrait sembler vain vit et remue dans cet ouvrage comme un chat enfermé dans un sac.

Dans Une partie de chasse, il y a de l'enfance et de la passion, un ton juvénile exempt de naïserie, un côté arche de Noé

Fanfiction et cocktail quotidien

Quant à *Féerie générale*, de Pireyre, encadré par les sept questions farfelues de son plan — Comment laisser flotter les fillettes?... Friedrich Nietzsche est-il halal?... Comment être là ce soir avec les couilles et le moral? —, c'est un conte contemporain astucieux, où on décrit la «*real life*» d'une fillette de neuf ans, l'influence des mangas sur un tueur en série, une collection de baisers, le monde paramilitaire et postindustriel qui nous étouffe, etc., en remontant le courant.

L'optimisme tient à la critique furieuse, à l'«*envie d'en découdre*» avec l'adversité. Le plus symptomatique, sympathique, est un rêve récurrent de l'auteure, une minuscule scène issue des *Palmiers sauvages* de Faulkner, qui cristallise la résistance ultime de ses neurones au conditionnement.

Surfant sur la chronique, cet essai-fiction insiste sur le fait que, malgré tous nos pseudo-modes de penser, de communiquer, de colporter les mêmes bêtises cyniques sur Internet ou ailleurs, «*la dépression est un truc génial, mais bon, dans l'ensemble c'est quand même embêtant*».

Collaboratrice
Le Devoir

UNE PARTIE DE CHASSE

Agnès Desarthe

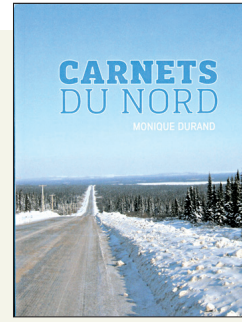
FÉERIE GÉNÉRALE

Emmanuelle Pireyre

L'Olivier

Paris, 2012, 153 pages et 248 pages

LA VITRINE



ESSAI

CARNETS DU NORD

Monique Durand

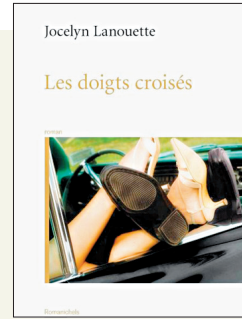
GRÉNOC

Montréal, 2012, 113 pages

Accroché entre mer, taïga et toundra, le Nord de la journaliste globe-trotter Monique Durand n'a rien à voir avec le Nord avide et intéressé des politiciens. Ses carnets de voyage, que les lecteurs du *Devoir* ont été les premiers à découvrir à l'été 2011, proposent une traversée intime au cœur de ces mystérieuses communautés du bout du monde. Pluriels et intemporels, ils reprennent vie ces jours-ci dans une édition modeste, mais néanmoins soignée, qui met en valeur le remarquable talent de portraitiste

de celle qui est aussi écrivaine et réalisatrice. Rompue aux exigences journalistiques, la plume de Monique Durand sait prendre le temps qu'il faut pour distiller une atmosphère et appeler les confidences. La beauté de ses phrases finement ciselées tranche hélas avec la frugalité des photos, prises en diattente et dépourvues de cette lumière si particulière qui habite le texte. Restent heureusement les mots, qui n'ont rien perdu de leur force évocatrice.

Louise-Maude Rioux Soucy



ROMAN

LES DOIGTS CROISÉS

Jocelyn Lanouette

XYZ

Montréal, 2012, 184 pages

La vie est belle. Parlez-en au protagoniste du premier roman de Jocelyn Lanouette, chauffeur de pompes funèbres et philosophe de comptoir de cuisine: «*Il vaut mieux être nu dans un corbillard qu'élégamment vêtu dans un cercueil.*» En une série de chapitres courts à l'écriture plutôt sobre (sinon un penchant pour les calembours), *Les doigts croisés* est le récit au je d'un homme qui voudrait bien, si c'était possible, être réincarné en chat. Quelqu'un qui ne se fait pas d'illusions sur la vie, mais qui choisit de porter des lunettes roses au volant de sa Cadillac noire, de regarder devant lui sans jeter trop souvent un œil dans le rétroviseur. L'histoire, elle, est plutôt mince. C'est celle de quelques années dans la vie d'un homme. Du temps qui passe lorsqu'on dit oui à la vie.

C'est celle du hasard qui distribue ses cartes. Qui donne et qui reprend et qui parfois redonne. Fou des fesses de sa blonde (qu'il photographie allègrement), il tente aussi chaque fois qu'il le peut, là aussi, de fixer l'instant. Car il la connaît, sa chance: «*J'ai de la veine, je suis amant, amoureux, papa, gaga.*» Mais les épreuves ne vont pas l'épargner: la femme qu'il aime souffrira d'un fulgurant cancer du sein. Malgré tout, le protagoniste des *Doigts croisés* ne se départ jamais de son optimisme. Le trajet doit se poursuivre. «*L'espoir n'est pas un choix.*» Un roman à l'empreinte légère qui a des allures de *carpe diem* lu un peu trop souvent.

Christian Desmeules

« ... sous les mots il déplace toutes choses »

— SAINT-DENYS GARNEAU



Québecor est fière d'appuyer le Festival International de la Poésie de Trois-Rivières

QUÉBECOR

ESSAIS

Notre littérature est-elle universelle ?



LOUIS CORNELIER

Professeur de littérature au Collège Ahuntsic, Patrick Moreau, qui est né en France en 1967 et s'est établi à Montréal en 1994, a découvert par hasard, il y a quelques années, l'existence des *Voyages de Marco Polo*, un récit de l'écrivain Alain Grandbois qui raconte les périples de l'explorateur vénitien en Orient au XIII^e siècle. Cet ouvrage méconnu, d'abord publié en 1941, vient d'ailleurs d'être réédité en format de poche aux éditions Fides, avec une préface de Moreau.

Rédacteur en chef de la revue *Argument* et auteur de *Pourquoi nos enfants sortent-ils de l'école ignorants?* (Boréal, 2008), un pamphlet sur les ratés de l'école québécoise, le professeur a été ébloui par le livre de Grandbois, qu'il qualifie de chef-d'œuvre. Il a été stupéfait, surtout, de constater que ce « petit bijou de livre soit aussi peu connu ». Comment expliquer une telle ignorance, un tel oubli ?

Dans *Alain Grandbois est-il un écrivain québécois?*, un petit livre qui aborde de grandes questions, Moreau tente de comprendre cette négligence, l'attribuant à « la faiblesse et [aux] limites de l'institutionnalisation de la littérature québécoise ». Cette dernière existe et a des ancrages institutionnels (maisons d'édition, revues, prix, manuels scolaires, enseignement universitaire, etc.), mais elle ne parvient pas vraiment, malgré tout, à s'imposer comme une référence nationale obligée. « *Le Québec*, écrit justement Moreau, *peine de ce fait à élaborer une tradition littéraire digne de ce nom, un patrimoine littéraire commun dont les principales œuvres et les noms des principaux auteurs seraient répandus dans la société et non pas auprès des seuls initiés.* »

Un programme national de lecture

Je partage entièrement ce constat. En 2006, dans ma *Lettre à mes collègues sur l'enseignement de la littérature et de la philosophie au collégial* (Nota bene), je proposais justement de surmonter cette triste situation en imposant, au secondaire et au collégial, un programme national de lecture composé de 12 livres québécois fondamentaux, parmi lesquels se trouvaient les poésies de Nelligan, *Maria Chapdelaine*, *Un homme et son péché*, *Les Plouffe*, *Tit-Coq*, *Les belles-sœurs*, *L'homme rapaillé*, *Le souffle de l'Harmattan* et quelques autres. Or Moreau, même s'il ne rejette pas l'idée d'un programme national de lecture, n'est pas d'accord avec le mien, et Grandbois y est pour quelque chose.

Moreau, donc, adhère à l'idée de consolider une tradition littéraire, « *c'est-à-dire celle qu'il existe des œuvres incontournables, dignes d'être transmises à travers les décennies, les générations, voire les siècles* », et il accepte aussi l'idée « *de mettre au programme de nos écoles des lectures obligatoires* ». Toutefois, il conteste la manière actuelle de présenter ce canon et les critères qui auraient présidé à l'établissement de ma propre liste d'œuvres obligatoires. Selon lui, cette manière et ces critères nuiraient à la constitution d'une saine tradition littéraire en lui imposant une définition « *étriquée* » qui exclut, par exemple, *Les voyages de Marco Polo*, de Grandbois.

Des manuels de littérature québécoise actuellement en usage dans les cégeps, Moreau dit qu'ils souffrent de trois maux : égalitarisme, présentisme et populisme. Ils se refuseraient à faire des choix, à « *circonscrire de façon plus stricte les auteurs du passé rétrocent au plus lointain qui méritent vraiment d'être enseignés* ». Le résultat est un fatras duquel les grands auteurs n'arrivent pas à émerger, alors qu'ils sont, de plus, mis en concurrence avec des œuvres



En 1950, la photographe new-yorkaise Lida Moser est dépêchée par le magazine *Vogue* pour réaliser une série de portraits. Elle passera beaucoup de temps au Québec, y reviendra même. Au nombre de ses photographies exceptionnelles d'un Québec encore très provincial, on trouve un magnifique portrait de l'écrivain Alain Grandbois.

très récentes et des textes de chansonniers. On sera d'accord avec Moreau pour dire qu'il est difficile, dans ces conditions, d'établir une véritable tradition littéraire.

Moreau, ensuite, critique la liste d'œuvres que j'ai proposée à titre de programme national de lecture. Mes choix, explique-t-il, auraient le défaut d'être fondés sur des critères extralittéraires, comme la dimension identitaire, le présentisme, le populisme et le pédagogisme. Je plaide coupable, mais avec défense à l'appui. Ma proposition, je le rappelle, s'applique à l'enseignement secondaire et collégial. Le souci pédagogique, dans ce contexte, s'impose. À un jeune de 17 ans, on peut faire lire quelques poèmes de Grandbois, mais lui imposer *Les voyages de Marco Polo* serait contre-productif. Ce récit fasti-

dieux, plein de préciosités, est une épreuve même pour un lecteur expérimenté.

Ma liste, ajoute Moreau, est populiste, en ce qu'elle tend à privilégier des œuvres qui dépeignent des milieux populaires et qui sont susceptibles de plaire à des lecteurs issus de ces mêmes milieux. Or, est-ce du populisme que de respecter le réel, c'est-à-dire de reconnaître que ces milieux,

et l'esprit qui les anime, sont la moelle même de notre histoire, de notre société et de notre littérature ?

Identité et universalité

Faute d'espace, je ferai ici litière de l'accusation de présentisme pour aborder l'essentiel, c'est-à-dire la question de la dimension identitaire. Réanimant la querelle du début du XX^e siècle entre les régiona-

listes et les exotiques, Moreau me range dans le camp des premiers, partisans d'une littérature qui, pour reprendre les mots de Léo-Paul Desrosiers, aurait pour mission d'exprimer « *l'originalité de notre âme nationale* ». Ce nationalisme littéraire serait la cause de l'oubli d'une œuvre comme celle de Grandbois. Or Moreau, lui, plaide pour notre « *droit à l'universel* ».

Le problème, c'est qu'il semble qualifier d'universel ce qui n'est pas typiquement québécois (la Chine de Grandbois, par exemple), alors que je plaide plutôt pour un universel incarné, pour la reconnaissance de ce qu'il y a d'universel dans l'expérience québécoise. *Un homme et son péché*, pour moi, est un classique qui explore les ravages d'un péché capital (universel) à partir d'un angle québécois. C'est avoir une vision étriquée de l'universel que de le situer nécessairement et bêtement dans un ailleurs. Pagnol a dit l'universalité de sa Provence et Miron, celle du Québec.

Il faut surtout retenir de ce débat que nous avons bel et bien une tradition littéraire, même si la composition exacte de son canon reste contestée, et qu'il faudrait bien, un jour, se décider à l'imposer dans les écoles pour la faire vraiment vivre.

louisco@sympatico.ca

ALAIN GRANDBOIS EST-IL UN ÉCRIVAIN QUÉBÉCOIS ?

Patrick Moreau
Fides
Montréal, 2012, 84 pages

Du côté de Homs

CLAUDE LÉVESQUE

Quand les dictatures organisent des voyages pour les journalistes, il va de soi que ces derniers sont encadrés et qu'ils ne rencontrent pas toutes les personnes qu'ils souhaiteraient. Quand le reporter entre clandestinement dans un pays grâce aux bons soins d'un groupe d'opposants, il est peut-être soumis à un autre genre de propagande, mais cette façon de procéder lui permet de voir un territoire que ses hôtes n'ont pas eu le temps ni les moyens de transformer en vitrine. Ses écrits ont par conséquent une tout autre coloration.

C'est dans ces circonstances que l'écrivain franco-américain Jonathan Littell, Prix Goncourt 2006, s'est rendu en Syrie en janvier dernier. Son travail a d'abord été publié dans les pages du quotidien français *Le Monde*.

Les reportages sur le terrain en Syrie sont plutôt rares. Nous devons la plupart du temps nous contenter d'informations émanant du régime al-Assad, des diplomates des Nations unies ou de l'Observatoire syrien des droits de l'homme, un groupe d'opposants, qui publie des chiffres difficilement vérifiables.

Comme son titre l'indique, *Carnets de Homs* est constitué des notes, à peine relues et augmentées, que l'écrivain et journaliste a prises durant son séjour dans cette ville qui a été l'un des principaux théâtres de la guerre civile en Syrie.

Si sa lecture est plus ardue que celle d'un texte plus léché, ce livre a en revanche le mérite de nous donner accès à la matière première du reporter et de nous laisser nous faire notre propre idée sur le conflit au pays de Bachar al-Assad.

Jonathan Littell a œuvré dans l'humanitaire en Bosnie, en Tchétchénie, en Afghanistan et au Congo, avant d'écrire un premier roman, *Les bienveillantes*, en 2006. Né à New York d'une famille d'immigrants juifs de la Russie, il a souvent pris position sur des enjeux de politique internationale, critiquant notamment la Russie de Poutine et l'État d'Israël.

Dans *Carnets de Homs*, il décrit de nombreux lieux et donne la parole à un maximum d'acteurs et de victimes du drame syrien. Certains témoignages sont très crédibles, d'autres moins, d'autres encore sont très imprécis. Il a notamment visité plusieurs cliniques mises sur pied pour soigner des blessés, qui ont souvent été victimes de torture avant d'être relâchés dans le cadre d'échanges de prisonniers. Ce sont les passages les plus émouvants et aussi les plus révoltants. Jonathan Littell décrit aussi le « *double mail-*



ANNE-CHRISTINE POUJOLAT AGENCE FRANCE-PRESSE

En janvier, l'écrivain franco-américain Jonathan Littell, Prix Goncourt 2006, s'est rendu en Syrie clandestinement grâce aux bons soins d'un groupe d'opposants.

lage » de la société syrienne : celui que le régime a tissé il y a des décennies pour espionner la population et se maintenir en place et l'autre, un « *contre-maillage* », qui permet aux combattants et aux reporters invités de communiquer, de s'organiser et de circuler.

L'écrivain-journaliste décrit donc une société complexe, évidemment minée par les clivages communautaires, à commencer par celui qui oppose les sunnites d'un côté, les alaouites et les chiïtes de l'autre. Les membres de l'Armée syrienne libre, qui sont les principaux interlocuteurs de Littell, sont surtout des sunnites. Certains se disent salafistes, mais ils se défendent d'être des fanatiques et des terroristes, comme le régime en place les en accuse. Ils pestent contre les gouvernements occidentaux, qui hésitent à intervenir à leurs côtés.

Un autre journaliste français, Gilles Jacquier de France-2, a perdu la vie à Homs quelques jours avant l'arrivée de Littell en janvier. Ce dernier a probablement eu de la chance puisqu'un mois plus tard, c'était au tour de l'Américaine Marie Colvin et du Français Rémi Ochlik de périr dans un bombardement. Et c'est sans compter les nombreux collaborateurs syriens anonymes qui ont payé de leur vie leur désir de témoigner.

Le Devoir

CARNETS DE HOMS
Jonathan Littell
Gallimard
Paris, 2012, 234 pages

le Parchemin
DEPUIS 1966

N'oubliez pas votre rabais étudiant!

En vente aujourd'hui!

Une place à prendre
J.K. Rowling

Les désorientés
Amin Maalouf

Cinquante nuances de Grey
E.L. James

Parution
Début octobre
Réservez votre exemplaire
dès maintenant!

Québec Amérique

38 95 \$

Multidictionnaire de la langue française

13 95 \$

La nouvelle grammaire en tableaux

43 95 \$

Le dictionnaire visuel +

13 95 \$

Multiconjugeur

LE ROBERT

38 99 \$

Dixel 2013

48 99 \$

Le Petit Robert 2013

48 99 \$

Le Petit Robert des noms propres 2013

38 99 \$

Le Robert & Collins

Les prix annoncés sont valides jusqu'au 1^{er} novembre 2012

© Métro Berri-UQAM, 505, rue Sainte-Catherine Est, Montréal (Québec) H2L 2C9
Téléphone : 514 845-5243; télécopieur : 514 845-5264
www.parchemin.ca